

PLATON, Le mythe de THEUTH

SOCRATE : Je puis au moins te rapporter une tradition des Anciens : eux connaissent la vérité. Si nous pouvions la découvrir par nous-mêmes, aurions-nous encore souci de ce que les hommes ont cru ?

PHÈDRE : Drôle de question ! Mais fais-moi connaître cette tradition dont tu parles.

SOCRATE : J'ai donc entendu dire que vécut près de Naucratis en Égypte un des anciens dieux de là-bas ; on appelle ibis l'oiseau qui lui est consacré, et lui-même se nomme Theuth. C'est lui qui inventa le nombre avec le calcul, la géométrie, l'astronomie, et aussi le trictrac, les dés, enfin et surtout l'écriture. En ce temps-là Thamous régnait sur l'Égypte entière, dans cette grande ville du haut pays que les Grecs appellent Thèbes d'Égypte, et dont ils nomment le dieu Ammon. Theuth vint le trouver et lui montra les arts qu'il avait inventés, lui disant qu'il fallait les répandre parmi les autres Égyptiens. Alors le roi lui demanda quel pouvait être l'usage de chacun d'eux ; à mesure que Theuth le lui exposait, et selon que les explications lui semblaient bonnes ou mauvaises, le roi blâmait ceci, louait cela. Nombreuses, dit-on, furent les observations que Thamous fit à Theuth, pour ou contre chaque art : il serait très long de les rapporter en détail. Mais quand on en vint à l'écriture : « Voici, ô Roi, dit Theuth, une connaissance qui rendra les Égyptiens plus savants, et leur donnera plus de mémoire : mémoire et science ont trouvé leur remède. » Le roi lui répondit : « Très ingénieux Theuth, tel est capable de créer les arts, tel l'est de juger dans quelle mesure ils porteront tort, ou seront utiles, à ceux qui devront les mettre en usage. Et toi, à présent, comme tu es le père de l'écriture, par bienveillance tu lui attribues des effets contraires à ceux qu'elle a. Car elle développera l'oubli dans les âmes de ceux qui l'auront acquise, par la négligence de la mémoire ; se fiant à l'écrit, c'est du dehors, par des caractères étrangers, et non du dedans, et grâce à l'effort personnel, qu'on rappellera ses souvenirs. Tu n'as donc pas trouvé un remède pour fortifier la mémoire, mais pour aider à se souvenir. Quant à la science, tu en fournis seulement le semblant à tes élèves, et non pas la réalité. Car, après avoir beaucoup appris dans les livres sans recevoir d'enseignement, ils auront l'air d'être très savants, et seront la plupart du temps dépourvus de jugement, insupportables de surcroît parce qu'ils auront l'apparence d'être savants, sans l'être. »

PHÈDRE : Quelle aisance tu as, Socrate, à composer des histoires égyptiennes, ou de n'importe quel pays, selon ton bon plaisir !

[...]

SOCRATE : Ainsi donc celui qui croit laisser après lui un art consigné dans les caractères d'écriture, et celui qui à son tour le recueille avec l'idée qu'il en sortira du certain et du solide, sont bien naïfs sans doute, et méconnaissent à coup sûr l'oracle d'Ammon, s'ils croient que des discours écrits sont quelque chose de plus qu'un moyen de rappeler, à celui qui les connaît déjà, les choses traitées dans cet écrit.

PHÈDRE : C'est très juste.

SOCRATE : L'écriture présente, mon cher Phèdre, un grave inconvénient, qui se retrouve du reste dans la peinture. En effet, les êtres qu'enfante celle-ci ont l'apparence de la vie ; mais qu'on leur pose une question, ils gardent dignement le silence. La même chose a lieu pour les discours écrits : on pourrait croire qu'ils parlent comme des êtres sensés ; mais si l'on les interroge avec l'intention de comprendre ce qu'ils disent, ils se bornent à signifier une seule chose, toujours la même. Une fois écrit, chaque discours s'en va rouler de tous côtés, et passe indifféremment à ceux qui s'y connaissent et à ceux qui n'ont rien à en faire ; il ignore à qui il doit ou ne doit pas s'adresser. Si des voix discordantes se font entendre à son sujet, s'il est injustement injurié, il a toujours besoin du secours de son père. A lui seul, en effet, il est incapable de repousser une attaque et de se défendre lui-même.

PHÈDRE : Ceci également est très juste.